

WILLIAM S. ALLEN

Une petite ville nazie

T E X T O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



UNE PETITE VILLE NAZIE

WILLIAM SHERIDAN ALLEN

UNE PETITE VILLE NAZIE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Renée Rosenthal*

PRÉFACE D'ALFRED GROSSER

TEXTO
Le goût de l'histoire

Texte est une collection des éditions Tallandier

Malgré tous ses efforts, l'éditeur n'a pas retrouvé les ayants droits de l'auteur et du traducteur. Leurs droits sont réservés.

Titre original : *The Nazi Seizure of Power*

© William Sheridan Allen, 1965.

1^{re} édition : Robert Laffont, 1967, pour la traduction française.

© Éditions Tallandier, 2016, pour la présente édition.

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

À mon père qui m'a donné l'amour du savoir.

« Diviser chacune des difficultés
que j'examinerais en autant de parcelles
qu'il se pourrait et qu'il serait requis
pour les mieux résoudre. »

DESCARTES, *Discours de la méthode*.

Préface

Wie konnte es geschehen ? « Comment cela a-t-il pu arriver ? » La question continue à être posée sans cesse, en Allemagne et hors d'Allemagne, surtout par les jeunes générations qui arrivent à l'âge de raison et découvrent ce que fut le nazisme. D'innombrables ouvrages ont été écrits pour raconter, pour analyser, pour expliquer. La personne de Hitler et les institutions de la République de Weimar, la crise économique et la structure de la société allemande, la politique internationale et l'idéologie – il n'est guère de facteur, réel ou supposé, qui ait échappé à un examen multiple.

Pourtant, le livre de William Allen apporte des éléments nouveaux à notre compréhension du phénomène hitlérien. Il n'a étudié qu'une seule petite ville. Le cas de Thalburg, parce qu'il est traité avec la minutie documentaire et l'intelligence sociologique et psychologique d'Allen, est significatif pour l'ensemble de l'Allemagne de 1930-1935. (Thalburg, auquel on est en droit de restituer son vrai nom de Northeim, en Basse-Saxe, depuis que le *Spiegel*, pour présenter la traduction allemande, a révélé l'identité de la cité et des principaux personnages du livre, tout en montrant brièvement ce qu'ils sont devenus aujourd'hui.) Allen s'est trouvé en face d'une double difficulté : au lieu de vivre dans un groupe social pour le comprendre et le juger avec sympathie, il lui fallait faire revivre une société disparue et recueillir des

témoignages sur un passé profondément déplaisant. Grâce à l'ampleur de sa documentation, en particulier la presse et les archives locales, grâce à son don évident pour faire parler les gens, il a surmonté l'obstacle.

Allen individualise Thalburg le plus possible. Le lecteur en connaît les quartiers et les clans, les ressources économiques et les notables. Il relève à juste titre ce qui écarte la petite ville de la moyenne nationale : elle n'est ni industrielle ni agricole, elle est presque exclusivement protestante, elle a donné plus de voix au NSDAP, le parti de Hitler, que les Allemands dans leur ensemble. En même temps, cette étude d'un seul cas est sans cesse riche en indications permettant de mieux comprendre l'Allemagne des « années trente » dans son ensemble. Par la confirmation apportée, sur un exemple vivant et précis, à des idées exprimées jusqu'ici globalement ; par des analyses qui aboutissent à des conclusions originales que d'autres chercheurs devront confirmer sur d'autres exemples.

On sait avec quelle rapidité le NSDAP a progressé au lendemain de la crise qui a suivi le « Jeudi noir » de la Bourse de New York, en octobre 1929 : 2,6 % des suffrages aux élections du 20 mai 1928 ; 18,3 % à celles du 14 septembre 1930 ; 37,2 % le 31 juillet 1932. Puis, après une nouvelle dissolution, un léger recul le 6 novembre 1932 avec 33 %. Une fois Hitler installé au pouvoir, le 30 janvier 1933, il organise de nouvelles élections et, le 5 mars, obtient 43,9 %, le maximum électoral du NSDAP dans une consultation disputée, alors que la violence s'est déjà installée et qu'une partie de l'opposition est en prison. Parallèlement, le Parti lui-même recrute en masse. En octobre 1928, il en est à 100 000 membres. En février 1930, il atteint les 200 000. Au début de 1931, 400 000. À la fin de 1931, 800 000. En avril 1932, un million. Le 30 janvier 1933, le Parti a 1 435 000 membres. Comme le

nombre de chômeurs a augmenté en même temps (1,8 million en octobre 1929, 3 millions en décembre, 5 millions au début de 1933), on est tenté de croire que le « Parti national-socialiste ouvrier allemand » a surtout mobilisé les victimes directes de la crise.

On voit bien chez Allen que la réalité est sensiblement différente. Le parti national-socialiste a progressé surtout dans les classes moyennes, en quelque sorte préindustrielles, menacées par la crise mais aussi par le développement de l'économie moderne. Il faut se défendre contre les grands magasins et contre la prolétarianisation. Être national contre l'internationalisme supposé des « marxistes » (communistes, mais aussi et à Thalburg uniquement, les sociaux-démocrates). Être socialiste contre le « grand capital ». Le succès du poujadisme en France a été fondé sur une crainte analogue et sur des thèmes analogues chez bien des commerçants, des artisans, des employés, des petits paysans. Les militants du NSDAP se recrutent aussi parmi les frustrés de l'ordre social existant, parmi ceux qui ont une vengeance à prendre contre la société bourgeoise qui les rejette.

Une des causes du succès, c'est l'appel simultané à la bourgeoisie, qu'on dira défendre contre le désordre et la subversion, et aux victimes de la hiérarchie sociale, auxquelles on promettra la justice. Le double appel n'est possible que s'il existe des coupables contre lesquels mobiliser en même temps des clientèles en principe antagonistes : les politicards, les trusts apatrides, les valets des Internationales, les juifs. Ici déjà, Allen apporte plus qu'une confirmation : il montre à quel point l'image que le parti social-démocrate donnait de lui-même (involontairement, mais aussi par son attachement au vocabulaire marxiste et révolutionnaire alors qu'il était devenu modérément réformiste) a facilité

la tâche de la propagande hitlérienne dans tous les milieux non ouvriers.

Une propagande d'une intensité à peine imaginable. Le cas de Thalburg n'a rien d'exceptionnel. Un seul exemple chiffré : dans un district de Hesse, pendant cinq mois de 1931, c'est-à-dire avant la grande période du Parti, celui-ci organise 1 910 réunions tandis que le parti communiste en tient 1 129, les socialistes 447 et le centre catholique 50. La violence a certes joué un rôle. L'Allemagne de 1932 connaît les bagarres meurtrières presque quotidiennes. La pression physique exercée par les Chemises brunes a été réelle. Mais le rôle de la propagande a sans doute été plus décisif. Elle est parvenue à convaincre une large partie des Allemands que les nazis, eux, savaient où ils allaient, avaient l'énergie, la virilité, le sens de la collectivité qui faisaient défaut aux méchants partis de la République de Weimar. Quiconque lit Allen, ou tout autre ouvrage consacré à la montée de l'hitlérisme, devrait voir ou lire *Rhinocéros* d'Eugène Ionesco. En particulier les dernières scènes, tel ce dialogue du héros de la pièce avec sa fiancée :

BÉRENGER. – Ils sont tous devenus fous. Le monde est malade.

Ils sont tous malades.

DAISY. – Ce n'est pas nous qui les guérirons.

BÉRENGER. – Comment vivre dans la maison, avec eux ?

DAISY (*se calmant*). – Il faut être raisonnable. Il faut trouver un *modus vivendi*, il faut tâcher de s'entendre avec.

BÉRENGER. – Ils ne peuvent pas nous entendre.

DAISY. – Il le faut pourtant ; pas d'autre solution.

BÉRENGER. – Tu les comprends, toi ?

DAISY. – Pas encore. Mais nous devrions essayer de comprendre leur psychologie, d'apprendre leur langage.

BÉRENGER. – Ils n'ont pas de langage ! Écoute... Tu appelles ça un langage ?

PRÉFACE

DAISY. – Qu'est-ce que tu en sais ?...

BÉRENGER. – ... Sauvons le monde.

DAISY. – Après tout, c'est peut-être nous qui avons besoin d'être sauvés. C'est nous, peut-être, les anormaux.

BÉRENGER. – Tu divagues, Daisy, tu as de la fièvre.

DAISY. – En vois-tu d'autres de notre espèce ?

BÉRENGER. – Daisy, je ne veux pas t'entendre dire cela !

DAISY. – C'est ça les gens. Ils ont l'air gais. Ils se sentent bien dans leur peau. Ils n'ont pas l'air d'être fous. Ils sont très naturels. Ils ont eu des raisons... Ils chantent, tu entends !

BÉRENGER. – Ils ne chantent pas, ils barrissent.

DAISY. – Ils chantent.

BÉRENGER. – Ils barrissent, je te dis...

DAISY. – Tu n'y connais rien en musique, mon pauvre ami, et puis, regarde, ils jouent, ils dansent.

BÉRENGER. – Tu appelles ça de la danse ?

DAISY. – C'est leur façon. Ils sont beaux.

Ou encore le moment où Dudard, le chef de bureau, se fait rhinocéros : « S'il y a à les critiquer, il vaut mieux critiquer de dedans que du dehors ! » Ce sera l'argument de beaucoup de *Mitläufer*, de « suivistes ». La peur joue un rôle. L'aveuglement, un plus grand encore. Aveuglement sur l'insatiable volonté de destruction du nazisme. Chacun, des syndicats ouvriers aux Casques d'acier, laissait écraser le voisin en se disant que lui-même serait épargné. C'est l'idée qu'a exprimée le pasteur Niemöller en disant, dans un message de 1946 à ses frères protestants, où il rappelait qu'il avait été envoyé dans un camp en 1937 : « Les camps avaient été inaugurés en 1933, et ceux qui y étaient envoyés, c'étaient des communistes. Qui s'en est soucié ?... Ce n'est que plus tard qu'on s'en prit à l'Église comme telle. » Pis encore : des juifs se distanciaient d'autres juifs. « C'était de la faiblesse sentimentale, lorsque les juifs allemands ne

pouvaient pas se résoudre à agir contre les juifs de l'Est avec la dureté qui constituait un devoir évident pour tout Allemand », écrivait le secrétaire général de l'Union des juifs nationaux-allemands. Aveuglement sur la nature d'un régime totalitaire. Il est vrai qu'on manquait de précédents et qu'on pouvait croire qu'un Hitler assagi, modéré par ses alliés « respectables », instaurerait simplement un régime autoritaire, ce qui n'était pas pour effrayer tellement une Allemagne très partiellement convertie à la démocratie parlementaire et libérale.

L'autorité n'apporterait-elle pas l'ordre ? Les ralliements massifs intervenus après l'installation au pouvoir, après la destruction des partis et des syndicats n'ont pas seulement été dus au « suivisme ». La fin des troubles, et tout d'abord des troubles économiques, apparaissait comme un bien en soi. Plus que 2,7 millions de chômeurs en 1934, 1,6 million en 1936, le plein emploi pratiquement atteint en 1938. Et la nation allemande apparemment rassemblée pour surmonter les humiliations du traité de Versailles et de l'après-guerre. Sur ce dernier point, Allen aboutit à une conclusion presque surprenante : le nationalisme, fondé sur une tradition intellectuelle autant que sur une situation politique, a joué à Thalburg un rôle capital pour amener à Hitler une foule de gens qu'on aurait pu croire poussés surtout par des motivations socio-économiques ! Allen apporte de solides arguments nouveaux à ceux qui attribuent à l'idéologie (et à une idéologie enracinée dans une tradition culturelle allemande) une place privilégiée parmi les facteurs d'explication du nazisme.

Ce n'est pas le seul apport d'Allen à la connaissance du phénomène hitlérien. Il en est au moins deux autres qu'il convient de relever. En premier lieu, le rôle des éléments locaux dans l'action du Parti. On avait tendance à croire

que des équipes de propagandistes spécialisés sillonnaient le pays pour diffuser les slogans. À Thalburg, et sans doute en bien d'autres endroits, l'apport extérieur a été faible au cours de la période considérée. Allen n'a pas trouvé trace d'instructions détaillées de l'échelon supérieur. S'il n'y en a pas eu, il faudrait conclure à une remarquable harmonie entre les grands thèmes de la propagande au sommet et la terminologie utilisable par des néophytes sans formation préalable.

En second lieu, et peut-être le lecteur trouvera-t-il là les pages les plus significatives, l'« atomisation » de la société. Pour s'opposer avec un minimum de succès, il faut être plusieurs. Pour être plusieurs, il faut pouvoir se rencontrer. Mais le Parti détruit systématiquement tous les groupes, organismes, associations, clubs, cercles au sein desquels on pourrait avoir des contacts « innocents », générateurs de réactions collectives, et il les remplace par ses structures à lui, au sein desquelles rien n'est possible, sauf une certaine résistance passive.

Wir konnte es geschehen ? Précisément parce qu'il ne monte pas sur les cimes de la psychologie sociale ou de la sociologie, de l'histoire des idées ou de l'histoire politique, Allen est parvenu à donner une réponse nuancée mais précise pour quelques milliers d'Allemands parmi des millions d'autres. C'est pourtant sur tous ces millions-là que le lecteur se sent mieux renseigné en fermant « Voilà comment... ».

Alfred GROSSER

*Directeur des études à la Fondation nationale
des sciences politiques, professeur
à l'Institut d'études politiques de l'université de Paris.*

Introduction à l'édition française

Ce livre raconte l'histoire d'une petite ville allemande durant les dernières années de la République de Weimar et les premières années du Troisième Reich. C'est la première fois qu'on tente d'utiliser la méthode microcosmique pour expliquer comment une démocratie civilisée a pu se trouver plongée dans une dictature nihiliste. Ma thèse est que les mesures prises par les nazis sur le plan local ont joué un rôle capital dans l'établissement d'un régime totalitaire en Allemagne, et que la réussite de Hitler doit beaucoup à l'efficacité du système nazi à la base, aux plus petits échelons, particulièrement à l'échelon urbain.

Je ne prétends pas que la ville où j'ai mené mon enquête soit l'exact reflet de toutes les villes allemandes de l'époque. Moins industrialisée, mais plus fortement bourgeoise et plus résolument luthérienne que la plupart des villes allemandes, elle fut plus rapidement et plus profondément « nazifiée » que beaucoup. La situation politique y était pourtant la même qu'ailleurs : des bourgeois nationalistes, des sociaux-démocrates dont l'activité était plus ou moins heureuse, et un petit noyau nazi dynamique ; affrontements électoraux et violences partisans... Les critiques allemands ont généralement admis que l'exemple que j'avais choisi était caractéristique ; mais il me paraît prématuré d'avancer une

telle opinion tant que d'autres villes n'ont pas fait l'objet de monographies du même ordre.

Ce que je prétends apporter, c'est un exemple concret de la façon dont s'est présentée la révolution nazie, sous tous ses aspects, à l'échelon local. L'avantage du microcosme, c'est qu'il permet une étude minutieuse des actions et réactions de chacun dans le cadre de la vie quotidienne. On est inondé de tellement de généralités, de données vagues et sans fondement sur l'accession de Hitler au pouvoir qu'il m'a semblé souhaitable d'examiner le phénomène dans un environnement réel, limité et donc plus facilement saisissant en son ensemble. Mon but n'était pas de tout expliquer, mais d'essayer de comprendre « un » phénomène.

Un tel propos conduit inévitablement à une abondance de détails, dont certains n'offrent d'intérêt que pour le spécialiste. Aussi bien ai-je été amené, dans cette édition, à supprimer certains de ces détails. Le chercheur pourra les trouver soit dans l'édition anglaise, soit (s'il désire retrouver les citations originales) dans l'édition allemande intitulée : *Das haben wir nicht gewollt*. Pour respecter la vie privée de ceux qui ont joué un rôle dans les événements décrits dans ce livre, j'ai donné aux habitants un nom de circonstance, et à la ville un pseudonyme : *Thalburg*. Les érudits désireux de pousser plus avant leurs recherches peuvent s'adresser au département d'histoire de l'université du Minnesota où se trouve une liste complète des personnes interrogées et des sources consultées.

« Je ne crois pas aux races de déchu ou de damnés », écrivait Léon Blum en 1945, en sortant d'un camp de concentration allemand. Je partage son opinion ; mais je crois aussi qu'on ne peut prévenir un mal que si l'on en connaît bien

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto Impression SAS à Lonrai
Dépôt légal : avril 2016
ISBN : 979-10-210-1911-9
N° d'édition : 3864
Imprimé en France

